

Elisabeth Leypold

Ichspaltung

Des trois textes de ce nouveau livre de la collection Scripta, *Fin d'analyse*, Elise Werner-Kral m'a proposé la présentation de « l'*Ichspaltung* dans le processus de défense ». J'ai accepté sans hésiter, l'« *Ichspaltung* » étant l'un des trois derniers textes de Freud avec *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* et *L'Abrégé de psychanalyse*, qui nous a permis de construire la théorie du trauma généralisée¹, la conclusion des quatre années de séminaire sur le trauma, plus précisément sur ce qui fait trauma dans le traumatisme. C'est à ce titre que je parlerai de ce petit texte. En effet, passe souvent inaperçu dans la référence que l'on fait à l'*Ichspaltung*, l'importance qu'y occupe le trauma, son action sur le *Ich*. La *Spaltung* du moi est explicitement donnée par Freud comme « d'une façon générale » un produit du trauma. Le trauma est le moteur du clivage du *Ich*.

Je remercie tout d'abord les traducteurs pour le choix judicieux d'une présentation bilingue. Pouvoir lire Freud dans le texte, ou ne serait-ce que pouvoir s'y reporter, comme y incite Lacan, fait partie du travail du texte. Comme vous le dites très bien, ça a « une valeur d'éveil ».

Il y a l'éveil suscité, mais aussi la surprise. On ne peut qu'être frappé de ce que cette nouvelle traduction choisisse pour son titre un hapax, *La division du Ich*. Sans doute, marquez-vous ainsi que le *Ich* de Freud est, dans ce cas, à juste titre, ce qu'on peut appeler « un intraduisible ». Il n'est pas le moi, et pas le sujet non plus. Vous parlez dans l'avant-propos de l'impossible de la traduction et vous avancez à ce propos une hypothèse : « Traduire, c'est être en prise directe avec l'insupportable de *lalangue* ». J'ai retrouvé cette formule dans l'article que vous avez publié dans un Carnet de l'École Sigmund Freud consacré à la traduction². Je peux me représenter que la langue en deux mots rencontre un impossible à dire avec cette langue, mais qu'entendre par « l'insupportable de *lalangue* » en un seul mot ? Est-ce que ça a à voir avec la question de l'équivoque ? Mais pourquoi « insupportable » ?

¹ A. Tardits, « Une théorie du trauma généralisée », *Carnets* n° 99 de l'EpSF, mars/avril 2015.

² S. Hommel, « *Lalangue* est battue. La violence dans tout travail avec la langue », *Carnets* n° 49 de l'EpSF, mars/avril 2004.

Vous avez pris le parti de traduire « *Ichspaltung* » par « division du Ich », et non pas « clivage du *Ich* ». Je dirais : ça se discute. Ce que je vais faire en reprenant le texte de près.

Le manuscrit, inachevé, du texte porte la date du 2 janvier 1938³. *L'Abrégé de psychanalyse*, inachevé lui aussi, date de juillet 1938. *L'Ichspaltung* tient dans cette présentation didactique de la psychanalyse, une place à part entière.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la note subjective qui démarre le texte de janvier 1938. Freud se trouve, écrit-il, dans « l'intéressante position » de *ne pas savoir* si ce qu'il a à dire de *l'Ichspaltung* dans le processus de défense va de soi, est connu depuis longtemps, ou bien est « neuf et étrange ». C'est sous cette catégorie « neuf et étrange », « déconcertant » (*befremdend*) traduisent les *Œuvres complètes*, qu'il nous invite à lire le texte. « Déconcertant » garde l'action que contient le participe présent, mais perd l'étrange, le « *-fremd* ».

En quoi Freud peut-il penser que c'est du connu depuis longtemps ? En effet, le terme de clivage date du début de la psychanalyse. Breuer et Freud reconnaissaient le clivage de conscience, du contenu de conscience, dans la crise hystérique. Pour Freud, c'est le refoulement qui en rend compte. Son action constitue l'inconscient comme séparé du champ de la conscience. C'est *le premier sens* du clivage. La *Spaltung* décrit un clivage entre *les instances*, entre le conscient et l'inconscient. Mais, ici, dans le texte de 1938, il s'agit d'autre chose. Il s'agit du clivage d'une instance, le *Ich*. Et on verra que c'est cela même, le clivage, qui caractérise le *Ich*. Ça, c'est nouveau ! En traduisant « *Spaltung* » par « division », qui réfère à ce que Lacan nomme « division du sujet », on perd de vue qu'il y a deux acceptions, deux *Spaltungen* chez Freud.

Dans une première partie, Freud construit l'esquisse, le schéma, écrit-il, de l'action d'un trauma psychique – il ne précise pas lequel – chez un jeune enfant, dont il fait un cas porté au paradigme. L'enfant, comme il s'exprime, i.e. l'enfant en général, l'enfant habitué à satisfaire une puissante revendication pulsionnelle, découvre de façon soudaine et avec effroi – on retrouve l'affect d'effroi spécifique du trauma –, que la poursuite de la satisfaction aura pour conséquence un danger réel. Il a un choix à faire, une décision à prendre : reconnaître le danger, s'y plier et renoncer à la satisfaction, ou bien démentir (*verleugnen*) la réalité du danger, se faire croire qu'il n'y a pas de raison d'avoir peur et poursuivre sa satisfaction. Il

³ Manuscrit de Freud, librairie du Congrès à Washington.

ne fait ni l'un, ni l'autre. Vous traduisez « *verleugnen*⁴ » par « dénier » et n'adoptez pas la traduction de Lacan pour « *Verleugnung* », le « démenti », qui, pour le coup, est plus proche de l'allemand et rend au plus juste la référence à la vérité à travers le mensonge, à « la vérité menteuse ».

L'enfant ne fait ni l'un, ni l'autre. Ou plutôt, il fait simultanément les deux. Il répond au danger par deux réactions opposées : d'une part, il écarte la réalité porteuse de danger, ne se laisse rien interdire, poursuit la satisfaction, mais, d'autre part, « dans un même souffle », il reconnaît le danger de la réalité et assume l'angoisse devant elle dans un symptôme de souffrance. C'est, avoue Freud, une solution très habile : la pulsion trouve son compte et à la réalité il a été payé son tribut. Mais, « seule la mort est gratuite », cette solution a un prix : une déchirure (*ein Einriss*) dans le moi qui ne guérira plus jamais. Cette déchirure est le noyau du clivage du *Ich*. « L'ensemble du processus nous paraît aussi étrange [*fremd*, écrit Freud – c'est le '*befremdend*' annoncé au début du texte] parce que nous tenons la synthèse du processus du moi pour quelque chose qui va de soi. Mais, en cela, nous avons manifestement tort⁵. » Freud annonce ici une nouvelle conception du *Ich*. Pas tant fonction de synthèse que définitivement, inguérissablement clivé et désirant.

Remarques :

– Je traduis « *Einriss* » par « déchirure » et non pas « fissure », parce que « *Einriss* », qui est à proprement parler la déchirure d'un tissu, est de la même racine que le terme choisi par Ferenczi, « *Zerreissung* », « déchirure », pour désigner l'action que produit la soudaineté de l'effraction du trauma dans le *Ich*. Ferenczi parle aussi de « *Selbsterreissung* », d'« auto-déchirure ». Freud intègre l'idée de déchirure forgée par Ferenczi. La question du trauma, il est vrai, a fait effectivement déchirure entre Freud et Ferenczi.

– Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », un an avant l'*Ichspaltung*, Freud, après avoir fait mention pour le louer du travail de sa fille sur la « diversité et les significations multiples » des mécanismes de

⁴J'ai retiré de la discussion sur ce terme avec la psychanalyste lacanienne à Berlin, Mai Wegener, la précision suivante : le verbe *leugnen* sur lequel est formé *Verleugnung* est un mensonge particulier, du type « ce n'est pas moi qui ai tué le chat » : je ne suis pas responsable, je le dis, je m'en défends aux yeux des autres. *Verleugnen*, ce n'est pas seulement face aux autres, mais de moi à moi. Je me fais croire que je ne suis pas responsable. Je me démens.

⁵S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense », Presses Universitaires de France, vol. XX, p. 222.

défense, se sépare d'elle à propos du *Ich*. « Le moi avec lequel nous pouvons conclure un tel pacte doit être moi normal. Mais un tel moi non-normal est, comme la normalité en général, une fiction d'idéal⁶. » Lacan, le 17 février 1954, reprend la contradiction de cette « alliance » avec un moi que caractérise la fonction de méconnaissance, « sauf, dit-il, à aboutir à la notion, non pas seulement [...] de bifonctionnement du moi, mais à proprement parler de *splitting*, distinct ou articulé entre deux moi⁷ [...] » « *Splitting* » est le terme anglais pour « clivage ». Lacan parle clairement d'un clivage du *Ich* qui n'est pas à confondre avec la division du sujet.

Dans la deuxième partie du texte, Freud insère les coordonnées d'un cas. Un garçon, entre trois et quatre ans, séduit par une fille plus âgée, s'adonne à une intense masturbation. La vue du sexe de la fille suscite un léger malaise. Mais, il se rassure : « ce qui manque là, finira par lui pousser ». Suite à la séduction, il poursuit assidûment la masturbation. Cependant, son énergique gouvernante le surprend, profère la menace de castration « dont l'exécution, écrit Freud, *comme d'habitude*, est assignée au père » (on notera la distance de ton prise par Freud). La menace à elle seule ne suffit pas. L'enfant refuse d'y croire. Mais, la conjonction des deux, la menace *et* le souvenir de ce qu'il a effectivement vu, suscite l'effroi. Il croit désormais à la réalité du danger portée par la menace. La conséquence habituelle, normale de l'effroi de castration est que l'enfant cède à la menace et renonce, après un combat, à la satisfaction. Notre garçon s'en tire autrement : il se crée un fétiche, substitut du phallus manquant de la femme (la mère). Par là, il oppose un démenti à la réalité du manque. Il n'a plus besoin de craindre pour son pénis et peut sans encombre continuer sa masturbation. « Cet acte de notre patient nous en impose », écrit Freud. Le garçon n'a pas simplement contredit à sa perception, il a procédé à *un déplacement de valeur*, un transfert de la signification du pénis sur une autre partie du corps.

L'accent d'admiration de Freud, « Cet acte de notre patient nous en impose », est l'indication de ce que la *Verleugnung* peut avoir de positif, son pousse à l'invention. Mais, poursuit Freud, et en contradiction avec l'apparente bravoure du garçon, survient un symptôme d'intense angoisse d'être dévoré par le père, angoisse qui prouve la connaissance et la reconnaissance du danger. S'y ajoute un autre symptôme, moins

⁶ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », Presses Universitaires de France, vol. XX, p. 36.

⁷ J. Lacan, « Les écrits techniques de Freud », in *Le Séminaire. Livre I*, Seuil, 1975, p. 76.

encombrant, où Freud voit l'expression plus nette échue à la castration : une sensibilité anxieuse au toucher de ses deux petits orteils – le texte s'interrompt ici.

Le démenti est donc le processus de défense responsable du clivage du *Ich*. Freud ne réserve pas le démenti à la perversion fétichiste, mais l'étend à la névrose. Par exemple, dans un cas de névrose obsessionnelle où le démenti portait sur la mort du père. Dans toutes les situations de la vie, le patient oscillait entre deux présupposés, l'un selon lequel le père était encore en vie et entravait son activité, l'autre selon lequel il avait le droit de se considérer comme le successeur du père défunt.

Dans sa première version manuscrite, le texte de l'« *Ichspaltung* » avait pour titre : « Le clivage du *Ich* en tant que mécanisme de défense » (« *Die Ichspaltung als Abwehrmechanismus* »). Freud l'a corrigé pour : « Le clivage du *Ich* dans le processus de défense » (« *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang* »).

L'*Ichspaltung* n'est plus un mécanisme de défense parmi d'autres, mais le processus de défense, opéré par cette défense particulière qu'est le démenti. Ce serait la matrice des mécanismes de défense, y compris du refoulement. Le clivage du *Ich* est le clivage d'un *Ich* démentant – désirant.